

**Québec français**



## **L'ombre de la faute de français**

**Dominique Cardin**

Number 61, March 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49890ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Publications Québec français

**ISSN**

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Cardin, D. (1986). L'ombre de la faute de français. *Québec français*, (61), 22–23.

# L'ombre

dominique cardin

Je suis enseignante au primaire. Et tous les soirs, j'arrive chez moi, contente mais exténuée. Je raconte, toujours avec la même ferveur, les anecdotes de la journée ; le bon mot d'un enfant, le mauvais coup d'un autre, les progrès de l'un, les difficultés de l'autre, les commentaires d'un parent. Je pourrais parler, des heures durant, de mon travail. Enseigner, c'est pour plusieurs, et je dirais la majorité, une activité envahissante. On les reconnaît partout les enseignants, paraît-il. Sur la rue, au restaurant, au cinéma...

Assise dans mon salon, par déformation professionnelle sans doute, j'accroche à certains titres. Nos enfants ne savent plus écrire... les professeurs ne savent plus enseigner. Dites aux restaurateurs du Québec qu'ils ne savent plus cuisiner. À tous les comptables qu'ils ne savent plus calculer. Aux directeurs d'entreprises qu'ils ne savent plus administrer. À nos politiciens qu'ils ne savent plus faire de la politique. Notre « belle province » se transformera vite en triste province.

C'est si facile de produire un grand titre. Si aisé d'étaler des statistiques irréfutables. Si simple de résumer, en quelques mots, une situation complexe.

J'enseigne toutes les matières, par le biais du français. Parlé, lu ou écrit. Et j'ai envie de vous expliquer un peu l'inexplicable. De vous dire un peu « l'inédit ». Sans grande théorie, sans statistiques, ni preuve à l'appui. Un joyeux récit pour vous rassurer. Une histoire de tous les jours pour adultes mal avertis !

Se pourrait-il que votre bonne maman, soucieuse de vous rappeler votre tendre enfance, ait conservé vos cahiers d'écri-

le communisme, c'est que notre pays n'évolue pas» (p. 27). Au père Georges Bergeron, clerc de Sainte-Croix, qui lui a répondu : « Pas un, mais dix cadenas », Ferron dit que « l'histoire est un fleuve, [...] où les poissons seuls nagent à rebours des eaux. Ils n'ont pas lu saint Augustin qui enseigne de nager dans le courant » (p. 28). Cette affirmation initiale donne le ton et le principe qui anime les 197 lettres retenues dans cette publication.

Depuis le printemps 1948 jusqu'à sa mort survenue le 21 avril 1985, Jacques Ferron a été cet homme qui « nage à rebours des eaux ». Il est peu de domaines de la vie sociale, économique, politique, littéraire et culturelle du Québec qui lui échappent. Sa polémique avec Robert Cliche et Claude Gauvreau, et autres, sur le surréalisme et sur le groupe des automatistes, éclaire les circonstances qui, en 1948 et 1949, ont suivi la publication de *Refus global* par Paul-Émile Borduas et son groupe. On retrouve, en annexe, les réponses faites à Ferron ou les documents qui ont suscité ses interventions. La lettre numéro 13 rapporte les circonstances d'une manifestation communiste dispersée par les policiers, le mardi soir 29 mars 1949, où le docteur Jean Ferron, alias Jacques Ferron, est arrêté, frappé par un policier, puis jugé par le recorder Léonce Plante : anecdote qu'on retrouvera dans *la Nuit*.

Plus de trente-cinq lettres sont consacrées à la médecine et aux médecins, envers lesquels Ferron est impitoyable : médecin lui-même, il les voit de l'intérieur, avec leurs préjugés, leurs intérêts corporatistes, leur manque de fierté pour la langue et la culture françaises. Les congrès de médecins et les facultés universitaires n'y échappent pas, incarnant ce préjugé tenace voulant qu'on ne puisse traiter de science médicale qu'en anglais. Sur la médecine d'État, l'amiante, le rôle des pharmaciens, l'administration des hôpitaux, l'assurance-santé, sur mille sujets connexes, le docteur Ferron se prononce dans ses lettres qui furent le plus souvent publiées dans *le Devoir*, *la Presse* et *l'Information médicale et paramédicale*. Son regard, tranchant comme un bistouri, descend dans l'âme de cette classe et de cette caste et en décortique les comportements plus soucieux de privilèges que de service.

On pourra difficilement faire l'histoire des mutations vécues par la société québécoise depuis 1948 sans recourir à ces lettres de Ferron, qui en éclairent les raisons, les dessous, les enjeux véritables. Observateur perspicace, connaisseur de l'histoire, conscient des valeurs engagées dans les débats, Ferron établit la portée à long terme des choix qui s'imposent ; il propose des orientations qui prennent la forme d'un « point de

vue québécois » sur les choses et qui trouvent une convergence dans un nationalisme lucide, un nationalisme de gauche et existentiel, faisant appel à la fois à la solidarité des travailleurs et à l'affirmation politique de l'État du Québec. L'angle sous lequel il aborde les problèmes n'est pas celui d'un « grand clerc », comme pouvait l'être celui de Pierre Elliott Trudeau, « pigeon voyageur » (lettre 69), « Hamlet rhinocéros » (lettre 101), « assis entre deux chaises » (*ibid.*), mais celui du peuple québécois, de l'ouvrier et des classes les plus modestes, qu'une solidarité nouvelle et un État québécois puissant pouvaient efficacement protéger contre l'exploitation et l'assimilation.

En réplique à des textes de Paul Toupin et d'André Langevin sur l'engagement politique des écrivains au Québec, Ferron, dans la lettre numéro 76, explique pourquoi il s'engage politiquement : « Il n'y a pas d'écrivains sans lecteurs ni mandarins sans Chinois. Or le pays est incertain. Notre culture est de plus en plus marginale, rejetée par une société "qui s'anglaise au point", comme me le disait le Père Ambroise, qu'on puisse envisager une mutation dont la langue ferait les frais » (p. 176). Ces propos d'octobre 1961 conservent, vingt-cinq ans plus tard, leur brûlante actualité.

Qu'il s'agisse de la valeur d'une pièce de théâtre ou de la véritable dimension d'un homme politique, le regard de Ferron rejoint le point névralgique. Sur Maurice Duplessis et sur l'anti-duplessisme incarné par Trudeau, sur Jean Lesage et Claude Wagner, sur Pierre Bourgault et le RIN, sur le FLQ et le rôle parfois provocateur de la GRC (p. 217), sur Pierre Laporte et la crise d'octobre, sur le PSQ et le NPD, sur René Lévesque et le PQ, sur les secrets du parti Rhinocéros et sur « le mensonge canadien » (p. 468), en somme, sur l'évolution politique et culturelle du Québec de 1948 jusqu'à nos jours, les jugements de Ferron sont lumineux, cohérents et le plus souvent définitifs. Ferron a pris la juste mesure de ces hommes et de ces événements.

Car, en deçà et au-delà de l'ironie qui est constante, l'une des forces inaltérables de cette écriture est la clarté. Sur des sujets divers et parfois anodins, Ferron tient des propos qui sont toujours avisés et jamais banals, à cause du caractère unique de son point de vue et de la qualité soutenue de son écriture. On retrouve dans ces *Lettres aux journaux* ce qui constitue la richesse de *l'Amélanchier* : un style unique et inimitable, ce que Jules Fournier appellerait sa « signature interne », à nulle autre pareille, et qui fait de cette publication l'un des événements marquants de la présente saison littéraire.

# de la faute de français

**J'**arrive de travailler. Je recueille le courrier. Je ramasse le journal au passage. Je désire me reposer. Je parcours du regard les grands titres d'une revue, je dépouille rapidement le journal.

ture? Qu'elle ait même soigneusement rangé dans une grosse boîte, vos vieux livres de lecture? Amusez-vous, fouillez un peu. Et puis relisez. Riez un peu. Après quelques minutes d'amusement, cherchez dans les livres et les cahiers d'écriture l'enfant que vous étiez. Découvrez-y vos joies et tristesses d'alors. Trouvez-y vos caractéristiques personnelles. Il n'y a sans doute pas beaucoup d'erreurs orthographiques. La syntaxe est bonne. C'était le bon vieux temps! Dans ce temps-là, on savait écrire. De jolies choses banales. On savait lire. De belles histoires écrites de grands écrivains reconnus.

Vous connaissez un enfant de huit ans? Ouvrez son sac d'école. Vous y trouverez sans doute plusieurs livres de bibliothèque. Des cahiers un peu désordonnés. De grâce, lisez les livres. Feuillotez les cahiers. Je vois naître un sourire. Je vois votre main caresser les cheveux de l'enfant qui traîne avec lui ces bouquins amusants. Je vois votre bras qui enserme les épaules de l'auteur de textes naïfs. Je vous le dis. C'est une histoire d'amour, apprendre à lire et à écrire.

Je peux demander à mes élèves de rédiger la phrase suivante: «Je mange une belle grosse pomme rouge». Et mes élèves l'écriront sans faute. Ou presque. Je dicte, je lis, je corrige. J'ai rempli ma tâche. Ce sont de bons ou de mauvais élèves, selon la note. Mais je m'ennuie un peu. Alors, je leur demande: «Tu l'as prise où, ta pomme? Qu'est-ce que tu vas faire avec?». Et là, vingt-cinq enfants se mettent à écrire. Avec beaucoup de fautes. Tellement de fautes. Je lis, je «décode». Mais je m'amuse. Chaque texte est différent. J'ai devant moi vingt, trente, quarante phrases variées, inédites. Ma vraie tâche commence là. Tous mes

jeunes sont de bons élèves. Ils sont les auteurs d'œuvres intéressantes. J'aime commencer là. Leur dire que ce qu'ils viennent d'écrire me semble valable mais que je ne peux pas très bien comprendre. Et comme ils sont contents de ma réaction, ils veulent bien retravailler la syntaxe, corriger les fautes. La démarche qui s'amorce prend l'allure d'une recherche scientifique. D'une hypothèse de base (leurs phrases), on va vers la démonstration complète. On réfère au connu. On se sert du dictionnaire, du cahier d'observations ou de toutes autres références accessibles. Et puis on va vers l'inconnu. On apprend tellement. Mais, comme pour tout travail de science, le résultat se fait attendre. Les connaissances s'accumulent graduellement, les liens se font progressivement.

Évaluez le travail d'un chercheur au beau milieu de son activité de recherche. N'attendez pas le résultat. Vous aurez une piètre opinion du laborieux travail de ce personnage. N'accordez aucune importance à son souci de trouver, ignorez son potentiel. Établissez des statistiques. Mettez en évidence toutes les recherches qui n'ont pas abouti à un résultat rapide et concret. Nous en serions sans doute encore à écrire sur la pierre et à manger du sanglier.

Nos petits écrivent beaucoup. Il y a vingt ans, nous écrivions des textes commandés par l'adulte, dans un vocabulaire à la limite de nos connaissances. Nos jeunes livrent leurs émotions, leur savoir, leur besoin de communiquer. Sans se limiter au vocabulaire qu'ils connaissent. Auparavant, nous ne lisions pas beaucoup par plaisir. De nos jours, les enfants lisent beaucoup, stimulés par la publicité. Âgés d'un an ou deux, ils reconnaissent le «M» d'une chaîne de restaurant bien

connue. Ils lisent, sans s'en rendre compte, inondés par les écrits de toutes sortes qui s'imposent à eux. Ils lisent spontanément. Livres, revues ou dépliants qui leur passent entre les mains. À la différence de ses parents, l'enfant de huit ans lit n'importe quoi. Pas seulement le texte du livre d'école.

Nos enfants parlent beaucoup. Ils peuvent fort bien argumenter lors d'une altercation avec un pair ou l'adulte. Ils s'expriment sans problème devant un groupe. Ils sont loin derrière, les enfants timides qui se cachent dans les jupes de maman. Ils savent poser des questions, exiger des réponses satisfaisantes. Un puissant besoin de communiquer, de comprendre et d'être compris les anime. Reste à enrichir le vocabulaire, à encourager l'expression juste. C'est la responsabilité d'une société. C'est l'exigence du milieu, la richesse de l'environnement culturel qui favoriseront chez l'enfant le désir de bien parler et de bien écrire sa langue.

Même un enseignant bien intentionné ne réussira pas seul cette lourde tâche.

L'éducation a changé. Les enseignants aussi. On a libéré l'expression. Dans un grand feu animé. Les étincelles ont des couleurs différentes. Certains éclats ont des teintes surprenantes. Il s'agit d'ouvrir grand les yeux devant le spectacle. Il ne faut pas croire que c'est mauvais parce que ce n'est plus pareil.

Il faut plutôt revêtir les verres filtrants qu'on porte lors d'une éclipse, pour voir le phénomène dans toute sa splendeur.

Il faut voir, derrière l'ombre de la faute, l'éclat de l'expression!

---

Ce texte est le premier d'une nouvelle rubrique: *Journal de bord d'un enseignant*. Vous avez vous aussi un vécu, une réflexion à communiquer... adressez vos articles au secrétariat de la revue *Québec français*.

---